

TRAVERSEZ LA RUE ...

... d'une certaine manière

ON VIENT POUR LA VISITE - LUCIE TOURETTE - DOCUMENTAIRE - REGARDS CROISÉS - LUNDI 23 FÉVRIER - LE LOCAL

ON VIT ICI ! ON BOSSE ICI ! ON RESTE ICI !



Depuis plusieurs années, les contre-réformes du code du travail entraînent une précarisation des travailleurs. Parmi eux, une catégorie en particulier est vulnérable à ce risque : les travailleurs sans papiers. On vient pour la visite ! nous fait suivre, durant un peu moins d'une heure, une lutte qui, elle, a duré des mois.

Tourné en 2009, au cœur d'un mouvement de grève historique engagé par les travailleurs sans papiers, ce documentaire nous fait suivre les réunions syndicales, les débats sur les stratégies à adopter face aux administrations et la solidarité de classe qui les unit face au patronat. Plus de 9.000 travailleurs s'organisent, apprennent et agissent pour lutter et obtenir leur délivrance : le CERFA qui leur permet d'être régularisé. Bien qu'ils sachent que seulement très peu d'entre eux pourront l'obtenir, ils ne lâchent rien, vont envahir les locaux des agences d'intérim et des entreprises où leurs camarades sont

salariés. Ils investissent les bureaux, négocient et imposent un rapport de force qui contraint parfois les patrons à leur permettre d'accéder à un droit qui ne devrait pas nécessiter de lutte : pouvoir vivre librement.

La lutte que ces travailleurs mènent se heurte à des agences et des entreprises qui n'hésitent pas à les infantiliser sous couvert de bienveillance. Une force de travail brute, un capital à entretenir, voilà comment les directions analysent et discutent de la situation devant la caméra. Une lutte pour la dignité d'un côté et une lutte pour la rentabilité de l'autre. Ces deux mondes s'opposent tout le long du documentaire et, malgré les analyses et comportements racistes, les travailleurs ne lâchent rien, restent soudés, présents à plus de 80 pour obtenir le CERFA d'un seul de leur camarade, témoignant ainsi de la solidarité de leur combat.

Cette lutte engagée il y a plus de 17 ans ne semble pourtant pas être une

lutte du passé ou achevée. Pour cause, aujourd'hui encore, avec l'essor des plateformes de livraison, les travailleurs immigrés sont contraints, faute de posséder les bons papiers administratifs, de travailler sous fausse identité et sous la pression d'une expulsion qui peut les toucher n'importe quand. Ici même, à Poitiers, la Cimade représentée par Mathis Haradji lors de la projection, rappelle avec la présence de trois livreurs pictaviens sur scène, que depuis 17 ans, la lutte pour être régularisés continue.

Témoignant d'expériences individuelles qui touchent l'ensemble de leurs collègues, ils nous expliquent comment ils sont contraints de travailler tous les jours, peu importe le temps, leur santé mentale ou leur état physique. Comment, faute de posséder des papiers, ils sont contraints, pour vivre, d'utiliser les identités de leurs proches pour s'inscrire sur les plateformes de livraison afin de payer un loyer et de manger.

Robbin

COMMENT ATTEINDRE SES RÊVES SELON POL GASCO ROBLES



COMMANDEZ
LE COFFRET
COLLECTOR
l'intégrale du
journal depuis 2019
(tirage limité !)



Dans une chambre saturée d'une lumière bleue, Pol, jeune homme de 21 ans, apparaît comme un adolescent absorbé par la lumière de son téléphone. Son ambition est grande : gagner 10k par mois, devenir la meilleure version de lui-même et changer des vies. Cette lumière bleue omniprésente, s'ajoutant aux données qui s'accumulent, semble être la porte d'entrée du monde de Pol.

L'utilisation de l'intelligence artificielle s'inscrit dans le film sans totalement surprendre : elle permet de visualiser concrètement la vie rêvée que Pol se voit atteindre. Le montage alterne entre virtuel et réel, accentuant une impression de fantasme presque inatteignable. En opposition, on retrouve aussi la « carte des rêves » créée à partir d'illustrations épinglées sur le mur qui matérialise la réflexion du jeune homme. Chacune de ces photos est montrée en gros plan, illustrant un de ses objectifs : voyage, amour, liberté... Au centre, l'argent figure comme l'outil de réussite pour accomplir le reste. Cela nous interroge sur la dimension capitaliste des rêves de Pol et ceux de sa génération. En effet, on accompagne Pol à des rassemblements de dévelop-

pement personnel où ce collectif nous donne une sensation particulière entre curiosité et méfiance.

Seulement ses discussions avec sa grand-mère dans des espaces beaucoup plus neutres équilibrent cette émotion, nous encourageant à voir plus loin que la première impression. Les silences volontairement conservés laissent entrevoir les fragilités et les motivations de Pol. Un des enjeux du film semble se cristalliser : un réel désir de revanche et de rendre fier. La différence de générations ressentie dans leurs échanges met en perspective la place centrale du rêve, questionnant les spectateurs : est-ce judicieux de suivre ses rêves ?

Enfin, un espace de confiance semble s'être créé entre la réalisatrice Gala Hernandez Lopez et le protagoniste. Leurs échanges m'ont parus essentiels pour éclairer la compréhension du film et du personnage : ses questions sont aussi celles qui nous viennent à l'esprit en tant que spectateur. Son regard et sa réalisation se veulent compréhensifs du jeune homme sans jamais le juger nous poussant à faire de même.

Maéline

Je crois que Hernandez Lopez Gala a le mérite d'être parvenu à construire le personnage qu'elle souhaitait, en l'occurrence quelqu'un d'ambitieux qui rêve de faire fortune un jour dans les cryptomonnaies. Toutefois, malgré le rôle central de Pol dans ce film, le nombre de personnes filmées au grand rassemblement montre que le film ne se limite pas à mettre en scène un simple portrait individuel, il donne à voir un phénomène social plus large, celui de la fascination pour l'argent. Le film demeure, à mon avis, en ce sens, ambigu quant à la validité de ces discours sur l'argent ou la réussite sociale. Je salue quand même la patience de la réalisatrice qui a su laisser Pol exposer ses certitudes sans une intervention forcément explicite.

+10k donne l'occasion d'interroger implicitement la frontière entre espoir légitime et illusion. Cette posture non intrusive peut être interprétée comme un point fort, car elle respecte la parole du personnage, mais aussi comme une limite, dans la mesure où le documentaire ne relativise que rarement ces croyances à une analyse économique ou sociale plus approfondie. Les images montrées contextualisent peu les risques liés aux crypto-monnaies ou à certaines influences démesurées que peuvent exercer le coaching en ligne. En l'absence d'experts ou de points de vue alternatifs, le spectateur est laissé seul, peu guidé, face aux propos de Pol. Ce choix peut être volontaire, mais il réduit la portée critique explicite du film.

Rubens

AGENDA DU JEUDI 26 FÉVRIER

10h Monikondee de Tolin Alexander, Lonnie van Brummelen et Siebren de Hann, au Tap Cinéma

13h45 Le balai libéré de Coline Grando, au Tap Cinéma

14h Chères faiseuses de Louise Deltrieux

À qui le monde de Marina Russo Villani et Víctor Missud au Tap Cinéma

17h Still playing de Mohamed Mesbah

Intersecting memory de Shayma Awawdeh, au Tap Cinéma

19h Rencontre avec Romuald Gadegbeku

auteur de Les gréveuses, à la librairie La belle aventure

20h30 Plogoff, des pierres contre des fusils

de Nicole Le Garrec, au Dietrich

Le pilier invisible de nos sociétés

En novembre 2018, Ingrid Levavasseur était invitée dans *La grande explication* sur LCI pour expliquer sa participation au mouvement des Gilets jaunes. Aïdessoignante de 31 ans, élevant seule ses deux enfants avec 1189 € par mois, elle expliquait ses difficultés en affirmant : « je parle avec mon cœur. » Elles sont nombreuses, les femmes Gilets jaunes, de tous âges et de tous parcours. Beaucoup ont en commun de n'avoir jamais manifesté auparavant : « On n'est pas des illettrés, on n'est pas des assistées... On est des mères de famille, parfois grands-mères, et on aimerait bien qu'on nous écoute. »

Si les femmes sont si nombreuses dans le mouvement, c'est parce que le travail de gestion des budgets familiaux leur incombe encore largement. Ce rôle les place en première ligne face à la dégradation des conditions matérielles d'existence. Quand la marge budgétaire se réduit, ce sont elles qui négocient chaque dépense, choisissent entre loyer, carburant et loisirs, étudient les réductions dans les supermarchés. Bref, ce sont elles qui inventent des

solutions pour tenir jusqu'à la fin du mois. Et parmi ces solutions, il y a également le fait de réparer plutôt que jeter, cultiver un potager, cuisiner maison, faire soi-même ses yaourts, préférer les circuits courts pour des raisons tant économiques qu'écologiques. Car l'un des enjeux centraux se rapporte à l'avenir des enfants. À leurs yeux, elles n'ont plus les moyens de les élever correctement. Grâce à la contestation des Gilets jaunes, elles vont pouvoir imposer dans le débat public ces difficultés qu'elles devaient jusqu'à résoudre par elles-mêmes.

En janvier 2019, elles s'organisent sous le nom de « femmes Gilets jaunes » et appellent à manifester le dimanche. La plupart du temps, leurs slogans portent sur la dignité et l'avenir des enfants. Mais elles ne sont pas que des mères, elles sont nombreuses à avoir une activité professionnelle. Dans toute la France, les groupes se multiplient. Certains reprennent les revendications générales, d'autres mettent en avant la précarité féminine, notamment dans les métiers du soin, quand d'autres enfin adoptent une approche résolument féministe. S'agit-il d'une juxtaposition de revendications distinctes, une illusion de cause commune produite par la coïncidence du sexe de celles qui les portent ?

Il y a bien un point commun, une base cohérente à cet investissement puissant dans un mouvement inédit, mais il n'est pas biologique : c'est le rôle que la société leur attribue. Car au fond, dans leurs métiers comme dans leurs foyers, ces femmes font tenir ensemble les morceaux du monde. Elles assurent la continuité de la vie, prennent soin des leurs et des autres, elles permettent à la société de tourner. Leur lutte dit à la fois l'épuisement d'un système qui ne reconnaît pas ce travail indispensable, et la force collective qu'elles peuvent représenter.

Extrait de "Le cœur du capital" de Fanny Gallot (interviewée du festival) et Hugo Harari Kermadec.

VISITE AU MUSÉE- ÉVÈNEMENTS ET RENCONTRES- MARDI 24 FÉVRIER- MUSÉE SAINTE CROIX

QUAND L'ÉLÈVE DÉPASSE LE MAÎTRE

C'est au dernier étage du Musée Sainte-Croix qu'il nous est donné la possibilité de nous balader entre les sculptures des grands artistes tels que A. Rodin et B. Hoetger, F. Pom-pom et C. Claudel.

Amateurs ou experts d'art, votre regard sera forcément attiré par la musculature détaillée et la puissance émergente de celle-ci.

Cette visite ne présente pas un atelier d'artiste, mais un agencement de sculptures qui permet de comprendre comment les artistes s'influencent entre eux, tout en montrant l'évolution des corps humains au travers de la sculpture.

L'œuvre centrale de cette visite est *Le Baiser* d'Auguste Rodin, magnifique sculpture en bronze datant de 1882 (tellement réaliste que Rodin fut accusé de l'avoir moulé sur un vrai corps). Dans cette œuvre, ce sont les muscles qui comptent, du moins pour le côté masculin et la passion qui s'échappe de l'entrelacement des deux corps faisant jaillir toute la beauté et la sensualité de cette sculpture.

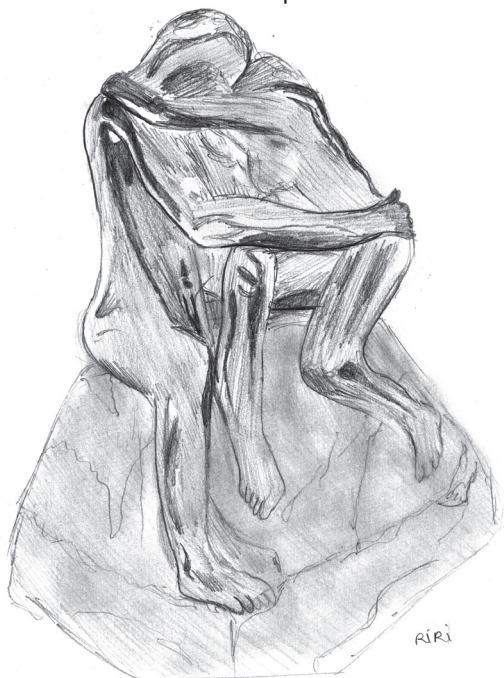
De ces œuvres résulte le concept du synthétisme qui regroupe trois idées : l'apparence des formes naturelles montrées par les muscles de la

sculpture, les sentiments de l'artiste envers son sujet et les considérations esthétiques. Ainsi il n'est pas étonnant

de voir des traits du visage comme dans sa sculpture de L'homme au nez cassé qui sont forcés ou exagérés afin de montrer une force de caractère ou une grandeur du personnage sculpté. La mise en avant de certains volumes, en cachant la moitié du corps, permet d'insister sur les intentions et de décupler la puissance de son message.

Ce qui ressort également de cette exposition est le travail collectif que proposent les artistes. En s'inspirant les uns des autres, c'est leur art qu'ils perfectionnent. La sculpture *l'Abandon* de Camille Claudel est comparable en de nombreux points au *Baiser* de Rodin. Elle reprend les références de l'artiste, et les améliore en lui donnant des détails et se permettant des transgressions stylistiques : faire sortir les pieds d'un des protagonistes du socle.

Rubens et Quentin



ERRATUM

L'article «On doit essayer de s'aimer» publié dans le numéro d'hier a été attribué par erreur à Lilas. L'autrice de l'article est en réalité Mathilde.

Toutes nos excuses

Encore raté, chaton !

Puisqu'on vous dit que c'est possible est une pièce de théâtre de Robert Lamoureux, créée en 1973. Fidèle au style de son auteur, elle mêle comédie de boulevard, quiproquos et satire sociale légère.

Peut être... mais c'est surtout un film de Chris Marker (qui aimait beaucoup les chats...) sur LIP. C'est compris ?



DE CIERTA MANERA – SARA GÓMEZ – DOCU-FICTION – RÉTROSPECTIVE – MARDI FÉVRIER, TAP CINÉMA

LA RÉVOLUTION CUBAINE D'UNE AUTRE MANIÈRE

Premier long métrage réalisé par une femme à Cuba, *De Cierta Manera* de Sara Gómez raconte son pays à travers l'œil de sa caméra. Tourné dans les années 1970, le film s'inscrit dans une période de profondes transformations, notamment au sein du quartier de Miraflores, à La Havane.

La réalisatrice utilise le cinéma comme un outil d'exploration sociale. Elle s'intéresse aux populations marginalisées dans un contexte marqué par les contradictions de la Révolution cubaine et par la déviation autoritaire de sa politique culturelle. Le film aborde ainsi plusieurs thématiques essentielles, comme l'éducation, la pauvreté, la marginalisation de certaines personnes et traditions orales et religieuses, ainsi que le machisme profondément ancré dans la société.

À travers les relations entre les personnages, ce docu-fiction mêle mise en scène et jeu, et introduit ses deux acteurs principaux dans un contexte documentaire où l'on distingue les personnes réelles des personnages : Yolanda, une jeune institutrice, et

Mario, un ouvrier. Autour d'eux et de leur histoire d'amour gravitent des habitants du quartier qui jouent leur propre rôle, brouillant la frontière entre le réel et la fiction.

Le développement de la relation entre Yolanda et Mario permet d'instaurer un dialogue constant entre la fiction et la réalité sociale. Les anecdotes personnelles et les témoignages enrichissent le récit et complexifient l'histoire, donnant à voir une société en pleine mutation. Ce développement, au rythme soutenu, met en lumière la difficulté du changement et montre qu'on ne peut pas balayer si facilement des valeurs ancrées depuis longtemps, soulignant ainsi les limites de ce régime. Mario se retrouve alors tiraillé entre son propre code moral et l'évolution de son éthique, aussi bien dans sa relation avec Yolanda qu'à travers ses amitiés masculines.

La réalisatrice ne dénigre pas la Révolution, mais elle n'en fait pas non plus l'éloge. Elle en révèle les tensions internes, les contradictions et les limites. À travers cette structure en "histoire à tiroirs", le film croise différents modes de narration : explications théoriques illustrées par des archives sur l'esclavage, la Révolution et l'histoire de Cuba, méthodes ethnographiques, et récits personnels d'hommes, de femmes et d'en-

fants qui livrent une part de leur histoire. Ces voix multiples se mettent en parallèle, construisant un regard nuancé et critique sur la société cubaine.

Ponctué par des scènes de démolition, le film montre une société qui essaie de changer et tente de résoudre ses problématiques, sans être un récit à conclusion fermée. Sa forme expérimentale déploie un mélange de procédés qui immergent le spectateur dans une réalité intersectionnelle, parfois chaotique et très brouillonne.

Le quartier devient ainsi le miroir des dilemmes soulevés par la Révolution et par les changements qu'elle impose. Mais la réalisatrice ne tranche pas, elle prend en compte cette incertitude du futur et la questionne.

Hannah

Vénde a ese mundo que no te da nada,
que no tiene flor de la mañana
Sólo rejas y apenas la ventana

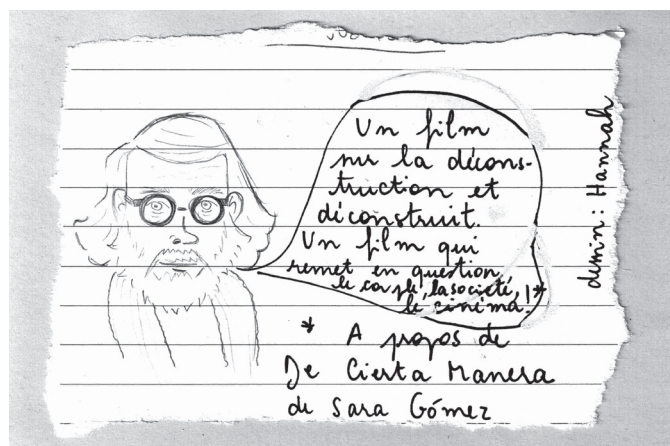
Laisse-le, ce monde qui ne te donne rien,
Qui n'a pas de fleur du matin
Seulement des barreaux et à peine une fenêtre

Vénde y que ella nunca, nunca sepa nada
de aquellas cosas que por ti pasaron
de tu bregar por esas madrugadas

Laisse-lui le secret et fais-en sorte qu'elle ne
sache jamais rien
de ces choses qui sont arrivées à cause de toi,
de tes luttes au petit matin

Si ella te muestra la parte vacía
de otro mundo lleno, lleno de mentiras
Y si al mirarla buscando sus ojos
ves que te rehuye y que no te mira
vénde también

Si elle te montre la partie vide
d'un autre monde plein, plein de mensonges.
Et si quand tu la regardes, cherchant son
regard
Tu vois qu'elle t'évite et ne te regarde pas
Laisse-la aussi.



Traversez la rue... / Journal du 17^e festival Filmer le Travail / n°3 / Mercredi 25 février 2026 - ISSN 3077-0998

Rédaction : Robbin Plantet, Hannah Mouclier, Rubens Avril, Quentin Bristeau, Maria Gardès, Mathilde Vergnaud, Selvina Chettiar, Lilas Duplessis, Isabelle Tavenau, Thomas Dupuis, Inès Chevrier..

Traversez la rue est la concrétisation d'un atelier d'écriture critique mené par Filmer le travail depuis novembre 2025 avec un groupe d'étudiant.e.s de l'Université de Poitiers.



Avec le soutien du FSDIE